

Études littéraires africaines

NIXON (Rob), *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor* [2011]. Cambridge (MA) ; London : Harvard University Press, 2013, XIII-353 p. – ISBN 978-0-674-07234-3



Xavier Garnier

Numéro 51, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079626ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079626ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garnier, X. (2021). Compte rendu de [NIXON (Rob), *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor* [2011]. Cambridge (MA) ; London : Harvard University Press, 2013, XIII-353 p. – ISBN 978-0-674-07234-3]. *Études littéraires africaines*, (51), 279–281. <https://doi.org/10.7202/1079626ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

« sortir du pacte colonial », défini comme « effacement de la mémoire, disparition des corps, dessaisissement de l'être » (p. 264). K. Lazali rappelle avec justesse l'apport considérable de Frantz Fanon à la question et note que, « malgré la réitération des événements traumatiques, aucune initiative engageant la société civile n'a pu se produire pour participer à un travail d'élaboration de l'Histoire » (p. 264). Le trauma colonial en appelle donc à la construction de cette « mémoire plurielle » (p. 274).

Florence LHOTE

NIXON (Rob), *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor* [2011]. Cambridge (MA) ; London : Harvard University Press, 2013, XIII-353 p. – ISBN 978-0-674-07234-3.

Ce livre est le complément littéraire de l'étude fondatrice de l'économiste espagnol Joan Martinez-Alier sur « l'environnementalisme des pauvres », paru en 2002 aux éditions Edward Elgar. Mettant en perspective à une échelle mondiale les conflits locaux pour la justice environnementale, ce dernier proposait une prise en compte, par les organisations de défense de l'environnement, des luttes menées sur le terrain par des populations qui défendent leurs moyens de subsistance. Dans une introduction d'une grande clarté, Rob Nixon montre que la violence lente (*slow violence*) qui s'exerce sur les populations concernées par une pollution silencieuse et étalée dans le temps pose un problème à une tradition littéraire mieux équipée pour rendre compte de violences visibles, soudaines, circonscrites dans l'espace et dans le temps. Le titre du livre de Rachel Carson, *Silent Spring*, témoigne de la difficulté de rendre manifeste la violence exercée au fil des ans par des pesticides trop discrets pour devenir des personnages littéraires. Les conditions d'une expression littéraire de cette violence lente sont réalisées lorsque des mouvements populaires de résistance à des initiatives industrielles ou agricoles sont relayés par les écrivains.

Chaque chapitre du livre de R. Nixon propose une problématisation littéraire associée à différents types de « violences lentes ». L'écrivain indien Indra Sinha choisit, dans *Animal People*, le genre picaresque pour rendre compte d'un combat pour la survie durablement installé depuis la catastrophe de Bhopal, sans pour autant provoquer d'apitoiement voyeuriste de la part du lecteur : la violence est lente, peu propice à l'héroïsation, mais elle doit être racontée afin d'accompagner le combat pour une justice environnementale. Njabulo Ndebele en Afrique du Sud ou Chris Abani au Nigéria illustrent cette invention d'un « picaresque environnemental » comme genre propice à une lutte pour la dignité, menée par ceux qui voient leurs lieux de vie se dégrader de façon menaçante et doivent trouver des réponses.

La question de la malédiction des ressources (*resource curse*) est abordée à partir de *Cities of Salt* (traduit de l'arabe par Peter Theroux), le premier roman du cycle saoudien d'Abdel Rahman Munif, qui dénonce la collusion entre l'exploitation pétrolière, l'islamisme politique et la dictature. R. Nixon analyse les ressorts de cette chronique sociale acerbe (le roman, paru au Liban en 1984, a très vite été censuré en Arabie Saoudite), qui rend compte de la liquidation de toute une société regroupée dans des villes construites en « sel » et dissoutes par les flux de pétrole. Le chapitre consacré à la figure de Ken Saro-Wiwa et à sa lutte aux côtés du peuple *ogoni* dans le delta du Niger permet à R. Nixon d'établir le lien entre les conflits environnementaux et les combats pour la reconnaissance culturelle des minorités en contexte postcolonial. Les *pipelines* qui permettent la circulation transnationale du pétrole ouvrent des voies pour un décroisement des micro-cultures méprisées par les oligarchies postcoloniales. Les textes de Ken Saro-Wiwa mettent en évidence le rapport entre la révolte *ogoni* et des enjeux énergétiques mondiaux, leur donnant par ce biais une résonance singulière.

Les combats de Wangari Maathai, cofondatrice du Kenya's Green Belt Movement, et d'Arundathi Roy, engagée dans le mouvement contre le projet de barrage de la vallée de Narmada en Inde, sont analysés dans les chapitres 4 et 5. Le fait que, comme Rachel Carson dans un tout autre contexte, Maathai ait soumis sa carrière universitaire au risque de son engagement militant peut être analysé dans la perspective des études de genre. La pratique muette de reforestation mise en œuvre par les femmes force les institutions dont elles sont exclues à réagir sur un terrain qui ne leur est pas familier. Les femmes mènent une politique non belliqueuse par le fait, mais pas diplomatique pour autant. L'apparente personnalisation de l'autobiographie de Maathai est un leurre visant à satisfaire une attente éditoriale : son livre témoigne d'une pratique collective qui n'a pas besoin de héros, et qui déstabilise à ce titre les institutions de pouvoir. Le cas d'Arundathi Roy est différent dans la mesure où la lauréate du prestigieux Booker Prize en 1997 met immédiatement le capital symbolique accumulé au service de la cause écologique, ce qui était également le cas de Ken Saro-Wiwa. Roy prête ainsi sa voix à ce que R. Nixon appelle les « communautés non imaginées » (*Unimagined Communities*) que constituent les milliers de personnes déplacées à l'occasion des grands projets hydrauliques vantés par les discours nationalistes. Le Nobel de Maathai est un aboutissement alors que le Booker Prize de Roy est un point de départ. L'aura de l'écrivaine vient éclairer les invisibles, elle donne corps aux fantômes et dessine les contours de silhouettes qui n'étaient jusqu'ici ni vues, ni imaginées, et pour lesquelles certains « grands projets » apparaissent plus nuisibles qu'utiles. Les textes de l'écrivaine viennent ainsi faire littérairement « barrage ».

Un passionnant chapitre consacré à Njabulo Ndebele et à Nadine Gordimer aborde la question des réserves naturelles en Afrique du Sud. À

l'occasion d'un séjour dans un lodge au sein d'une réserve de chasse, Ndebele rend compte, dans son essai *Game Lodge and Leisure Colonialists*, de l'étrange sensation de s'être retrouvé, en tant que touriste noir, dans une enclave éco-archaïque atemporelle et pourtant étroitement connectée à la mémoire de l'apartheid. Dans la nouvelle « The Ultimate Safari », Nadine Gordimer relate quant à elle l'expérience de la traversée du Parc Kruger par des réfugiés mozambicains pour qui la réserve touristique est une zone frontalière d'autant plus redoutable qu'elle est interdite aux installations humaines. Le temps suspendu de la réserve fait écho à celui du bantoustan Gazankuku, dans lequel le groupe de réfugiés sera finalement parqué.

Le septième chapitre est consacré aux violences lentes consécutives aux guerres. Les munitions à uranium appauvri, les bombes à fragmentation et les mines anti-personnelles continuent à produire leurs effets bien après la fin du conflit et exercent une violence lente dont les conséquences écologiques et politiques sont considérables, par la façon dont ils préemptent une grande partie du territoire et y installent, de façon durable, une insécurité territoriale structurelle.

Le dernier chapitre revient enfin sur l'importance du dialogue entre l'écocritique américaine et les études postcoloniales, qu'il juge indispensable pour garantir la puissance critique de l'environnementalisme des pauvres. R. Nixon donne quatre raisons à la méfiance des études environnementales envers les études postcoloniales : leur goût pour l'hybridité et les croisements culturels ; leur façon de privilégier les migrations par rapport aux lieux ; leur critique des nationalismes au profit du transnational et du cosmopolite ; leur volonté d'historiciser les espaces naturels. Cette méfiance se nourrit d'une fascination pour le *wilderness* et d'une approche biorégionale qui ont nourri l'imaginaire national états-unien. De façon symétrique, la prise en compte des préoccupations environnementales par les études postcoloniales peut leur donner un écho plus large que dans les cercles acquis à la critique de l'impérialisme, et leur permettre de résister à l'absorption dans le courant des *global studies*, peu sensibles à la problématique des lieux et aux dynamiques transculturelles qui les anime, particulièrement lorsqu'ils sont frappés par la crise écologique.

Xavier GARNIER

RASOAMANANA (Linda), *Pratiques et imaginaires des mangroves de Mayotte dans les littératures francophones contemporaines : approche géocritique*. Paris : Pétra, 2020, 178 p. – ISBN 978-2-847-43271-8.

Comme chacun ne le sait peut-être pas, la mangrove est une forêt, généralement de palétuviers, qui pousse dans l'eau boueuse des rivages